

Un récit de Shi Zhecun 施哲存  
traduit par Estelle Canillas, Mariem Hakiri, Hou Liting, Barbara Mayeur, Mélissa Poulet,  
Caterina Ragazzini, Alice Tallet  
- Master 2 Chinois (Recherche) 2016-2017, Université Lyon 3

鷓 Mouettes

Le journal faisait part des informations de l'observatoire astronomique, le temps couvert de la dépression pluvieuse des dix derniers jours avait déjà quitté Shanghai.

De ce fait, le soleil d'automne hésitant entre le chaud et le froid, comme un miracle, brillait devant le bureau de Xiao Lu, à travers la grande vitre à moitié teintée de noir.

Xiao Lu, (c'est ainsi que tout le monde l'appelait, pourquoi voulaient-ils absolument l'appeler par son prénom ?) avait tout récemment été promu comme petit commis de banque après avoir été stagiaire.<sup>1</sup> Il y a trois mois, il avait reçu pour la première fois, un grand bureau à lui seul, près de la fenêtre, ainsi qu'une lampe de table, une clochette, un encrier, et enfin on lui avait donné un livre de compte très épais. Tout cela l'avait rendu très heureux. Assis sur une chaise tournante, il avait trouvé que cela démontrait parfaitement que sa promotion avait eu lieu.

Mais maintenant, il ne pensait plus ainsi. Il tenta d'imaginer le futur, dans trois ans, cinq ans, sept ans, et voici la scène odieuse qui se déroula en face de lui : dans les motifs de l'abat-jour, on essaiera de nettoyer sans y arriver la poussière incrustée, pour que la clochette fonctionne et émette un bruit, il faudra appuyer deux fois, trois fois dessus pour parvenir à envoyer un son épuisé, l'encrier de verre lui, sera parsemé de tâches d'encre rouges et bleues, et l'épais livre de comptes, à peine fini d'en écrire un, qu'on lui en apporterait un autre, comme si l'on ne pouvait jamais finir d'écrire. Il sera là tous les jours, machinalement, de neuf heures du matin à quatre heures de l'après-midi.

Alors, Xiao Lu, vingt-trois ans, laissa échapper un léger soupir devant la colonne vierge des crédits de son livre de comptes.

Non loin de lui, un collègue qui gérait les échéances des dépôts, tenant dans sa main droite un stylo et soulevant dans la gauche une moitié de banane, masticquait tout en chantant sa chanson préférée : Nous n'avons pas de bananes. Le stagiaire qui s'occupait des dépôts et des retraits, parlait avec un client à travers la grille du comptoir :

- « Hé, vous êtes du magasin de thé ? Pourquoi n'apporteriez-vous pas un peu de bon thé ? »
- « Bien, bien ! J'en apporte demain, du noir ou du vert ? »
- « Noir, Qi Men, Pu'er, peu importe. »

Le gros de Wuchang assigné aux comptes courants s'occupait d'un chèque tout en disant à son collègue chargé des paiements assis derrière lui :

- « Eh, A Wang, tu as encore une fleur au col de ta veste ! »

A Wang dans les paiements sourit.

<sup>1</sup> Xiao Lu peut se traduire en jeune Lu et est une façon affectueuse de se nommer entre personnes en Chine.

- « Chaque lundi, une nouvelle fleur, on peut toujours compter dessus! » dit le gros en acquiesçant.

Tous ceux ayant entendu se tournèrent vers A Wang et se mirent à rire.

Xiao Lu rit aussi, bien qu'il n'en eût pas envie.

Il écrivait encore toutes sortes de combinaisons de chiffres dans son registre. Sur le papier d'une blancheur immaculée, des lignes rouges, des chiffres et des symboles bleus foncés s'épanchaient en continu de la pointe de son stylo. 0123456789, des chiffres, des chiffres, des chiffres, sans cesse des chiffres, sans cesse et sans limites. Ah!

Il était à présent trois heures de l'après-midi. C'était le premier jour où la lumière du soleil traversait la moitié supérieure de la fenêtre non teintée, éclairant entièrement son registre ainsi que les chiffres et les signes qu'il écrivait dans la lumière. Il trouva que l'air était bien plus frais et sec que les jours précédents. Ces chiffres désolés sur ce papier tout aussi désolé, désolait même le cœur.

La lumière paisible se mit soudain à trembler. Xiao Lu savait par expérience que quelqu'un passait de l'autre côté de la fenêtre. Si ce tremblement était sombre, c'était que la personne devait porter des vêtements aux couleurs foncées, mais s'il était clair, alors la personne portait sans doute des couleurs pâles.

Mais ce qui fit sursauter Xiao Lu, c'est qu'à présent, la lumière pleine qui éclairait son registre apparaissait dès lors comme une lumière étrange, vibrant continuellement, et il vit derrière la fenêtre, les chapeaux blancs d'une file de quatre ou cinq religieuses en train de passer. Si la partie teintée représentait le bleu sombre de la mer, alors ces chapeaux blancs pouvait bien être des mouettes battant des ailes au-dessus.

C'est justement cela que Xiao Lu s'imagina : un vol de mouettes blanches survolant une mer infinie.

Cela faisait déjà deux ans que Xiao Lu n'était pas rentré chez lui. Ce village, cette mer en face, cette fille, le soir, restant à ses côtés devant la mer pour regarder les mouettes, tout cela surgit d'un coup devant ses yeux. C'est dans cet état que se trouvait l'employé de banque Xiao Lu, ainsi penché sur son registre, souffrant d'un immense mal du pays.

Autrefois, ces mouettes n'étaient pas rares. En début de matinée, à l'heure où la brume commençait à se dissiper, si en marchant au bord du petit quai on se mettait à tousser, on verrait alors une multitude d'ailes scintillantes prises par surprise s'envoler.

Le soir, dans la brume violette on pouvait apercevoir au loin des plumes blanches dansant sur l'eau lointaine. Quiconque vivrait dans une cabane de ce village ne résisterait pas à l'envie d'aller voir ces oiseaux d'eau. Cependant à l'heure qu'il était, Xiao Lu se trouvait assis bien droit dans la plus grande banque du quartier le plus animé de Shanghai, en train de rêver de mouettes.

Si seulement la banque pouvait être transférée dans ce village côtier, ce serait merveilleux. Cette fenêtre n'aurait même plus besoin d'être à moitié peinte, il suffirait de jeter un coup d'œil dehors pour y voir danser une multitude de mouettes. Ne serait-ce pas un bureau exceptionnel ? Or la banque pourrait-elle être transférée dans le village ? Certainement pas. Mais les gens doivent-ils forcément travailler dans une banque ? Imaginons que l'on puisse retourner vivre au village, ah ! Si seulement on pouvait vivre éternellement chez soi pour regarder par la fenêtre les plumes immortelles sur la mer au loin !

Mais c'était une chimère. Les chiffres qui se déversaient sans cesse du stylo de Xiao Lu confirmaient son impuissance à rentrer au pays. En fait il n'avait pas vraiment l'intention d'y retourner. Dans ses pensées, il se figurait la mer du verre teinté disparaissant pour lui permettre de nager librement dans les vagues des rayons du soleil, débordant sur la grande avenue, comme une mouette blanche sur la mer.

Mais cela aussi semblait désormais appartenir au passé. Cela faisait plus de dix jours qu'il ne voyait plus la lumière du soleil. Depuis sa promotion, il n'était plus allé se promener.

Il termina de faire les comptes, ferma l'épais livre et replongea dans ses rêveries. Les ailes blanches des mouettes continuaient à scintiller dans sa tête en faisant apparaître des brillances grises et argentées. Négligemment, il ouvrit un livret bancaire relié et commença à dessiner, sur le revêtement bleu, les mouettes auxquelles il était en train de penser. Il était très satisfait de son dessin à la plume ; en fait depuis qu'il avait quitté l'école, il n'avait plus eu l'occasion de s'exercer. Tandis qu'il comptait, il admirait le dessin des mouettes représentées avec différentes formes et différents mouvements ; au total elles étaient quarante.

Quarante, mais pourquoi quarante ? Xiao Lu regarda à droite sur le calendrier : 31. Les *silhouettes* lumineuses grimpaient sur sa page. C'était aujourd'hui, la fin du mois, le jour de paie ! Quarante yuan. C'était la troisième fois qu'il était payé quarante yuan. Sans même s'en rendre compte, il s'était mis à compter son salaire de quarante yuan, qui, sur la doublure bleue ciel de la page du livret du compte, s'était transformé en quarante mouettes qui s'envolaient.

Ah ! Les mouettes voyageant librement dans les rues de bitume bordées de magasins de la métropole ! Quarante plumes !

Ainsi, Xiao Lu l'employé de banque, suivant un groupe de collègues, sortit de la banque par la porte latérale. Il ajusta sa cravate, puis s'engagea sur la route pavée, arborant l'allure d'un corps très épuisé après une longue période de repos. Il contourna la fenêtre qui donnait sur son bureau et se pencha en avant jetant un coup d'œil sur celui-ci. Tout à coup, il se retrouva envahi d'un sentiment de désolation inhabituel, comme une âme flottante voyant son corps pourrir.

Xiao Lu se mit alors à déambuler dans la rue. Comme tous les jours, il finissait son travail et quittait la banque à quatre heures. Puis afin d'économiser les frais de transport, il rentrait au dortoir en marchant. Mais aujourd'hui il ne suivit pas le trajet habituel. Il décida d'aller trouver quelque jouissance appropriée dans cette ville animée, tout comme une mouette blanche svelte cherche des petits poissons au-dessus des vagues confuses.

Néanmoins cette promenade ne tarda pas à l'ennuyer. Vers quel endroit aller? Il commençait à regretter de ne pas avoir proposé à quelques collègues d'aller se promener. Chaque samedi, une bande de collègues part se divertir à l'hôtel. D'autres préfèrent regarder des films ensemble. Certains stagiaires eux vont faire du tir dans le parc. Il y a aussi des collègues qui passent leur temps libre seuls. On dit par exemple que l'on voit souvent le directeur du département du virement intérieur aller au cinéma tout seul. Par ailleurs, A Wang est un homme très mystérieux. Il dit avoir rencontré une vendeuse de fleurs à Suzhou. C'est pourquoi il prend chaque samedi le train de nuit pour aller à Suzhou et rentre toujours chaque lundi avec une fleur accrochée au col.

Pensant au sourire élégant et justifié de A Wang, Xiao Lu ne put se retenir de donner libre cours à son imagination. Il s'efforça d'imaginer l'apparence gracieuse de cette soi-disant vendeuse de fleurs. Cependant, il ne parvenait pas à esquisser ses traits exacts. Il n'y a qu'une fille qui ne cesse de hanter son esprit. C'est sa seule petite amie, son compagnon d'enfance, son premier amour, la personne qui habite secrètement son cœur et à qui il pense sans cesse jusqu'à présent. C'était sa voisine à la campagne, la fille du vieux Wu qui tenait une boutique.<sup>2</sup>

Il se remémora son enfance, quand il n'était pas chargé de subvenir aux besoins de toute sa famille. Chaque jour il se promenait avec elle en plein air. Ils attrapaient les chardonnerets dans les bois et ramassaient des coquillages sur la plage. Ils ne rentraient à la maison qu'après le coucher du soleil. Il est évident que ce bonheur était perdu pour toujours. Il y a plus d'un an de cela, quand il était rentré chez lui, il ne l'avait pas vue. Il avait seulement entendu parler d'elle, qu'elle avait déménagé avec son père et qu'ils s'étaient installés dans la rue Chanmen à Suzhou, où elle avait commencé à l'aider dans la boutique.

Xiao Lu, repensant à ces choses triviales, continuait de marcher. Comme par hasard, il vit en un regard, une femme se tenant face à un petit magasin de papiers à cigarette sur le côté de la rue. Il ne put s'empêcher d'éprouver un espoir rempli de désirs : Comme cela serait heureux si le vieux Wu ouvrait une boutique à Shanghai !

Bien que le vieux Wu n'eut pas ouvert de boutique à Shanghai, Xiao Lu avait l'impression que sa fille était là, non seulement dans ses pensées mais aussi présente à ses côtés. Xiao Lu avait déjà parcouru la longueur de la rue du Tibet et fut surpris par sa propre rapidité, il arriva sous l'auvent de verre du Grand théâtre.

Le Grand théâtre, ce somptueux édifice d'architecture moderne, était un lieu de loisirs de première classe, une galerie de photos en mouvement. Dans la foule d'hommes et de femmes, Xiao Lu se sentit terne et insignifiant de n'être encore jamais allé voir de film là-bas.

Il regarda attentivement l'annonce du film sous la large inscription en lettres noires qui figurait en anglais : NOW SHOWING. Il était complètement subjugué. Xiao Lu se dirigea vers la fenêtre du guichet. Il était juste à mi-chemin, pas encore proche de la fenêtre lorsqu'il vit

<sup>2</sup> Lao Wu traduit vieux Wu est une façon affectueuse de se nommer entre personnes en Chine.

quelqu'un sur son chemin, une femme.

Sous les vêtements et le maquillage d'une Shanghaienne *moderne*, il réalisa en un éclair qui elle était.

Qui était-elle?

La fille de vieux Wu, son amour d'enfance !

Comment était-elle arrivée ici ? Et que pouvait-elle bien faire là, habillé ainsi? N'était ce pas comme si elle attendait quelqu'un ? Mais qui attendait-elle ? Pouvait-il se tromper? Non, impossible il y avait une tache de naissance noire sur son bras gauche. N'était-elle pas clairement visible juste au-dessus de la montre de platine?

Ces énigmes troublantes semèrent la confusion chez Xiao Lu. Il n'osa pas s'approcher d'elle et recula un peu pour éviter son regard. Il se cacha dans la foule, comme un grand molosse guettant sa proie.

Elle ne réalisa pas que quelqu'un l'espionnait. Fixement, elle regardait l'entrée principale. Au bout d'un moment ses fines lèvres bougèrent un peu, puis un homme, arrivant de nulle part, vint à ses côtés. De dos et de côté, Xiao Lu reconnut immédiatement l'homme.

Qui était-il ?

C'était l'homme avec une fleur sur son revers, A Wang.

Se tenant par la main, ils se dirigèrent vers la fenêtre du guichet.

Xiao Lu souffla doucement et sortit du théâtre à pas lents. Un journaliste brandit les journaux du soir devant ses yeux. Il sentit la haine monter en lui.

Oui, cette mouette solitaire avait déjà dansé dans la lumière du soleil et le crépuscule de la métropole. Toutes les mouettes, peut-être, étaient venues. Peut-être qu'à la campagne sur la vaste mer, il n'y avait plus assez de mouettes qui volaient ensemble.

Xiao Lu, le petit commis de banque, sentit une pointe de nihilisme monter en lui-même.